Ci-dessus.
Grandville, autoportrait.
Fusain sur papier, H 27,4 x L 18,9 cm.
Cachet de vente de 1853. Collection Pierre Parisot.
Extrait de *Grandville, dessins originaux*... 1986-7.

À droite.
Jacques Guiaud.
Aquarelle sur papier de Grandville.
Paris, musée Carnavalet.
Photo © Photothèque des Musées - Ville de Paris.

2. Seize années de la vie d'un peintre parisien 1831-1847

Tout artistes qu'ils soient, les jeunes gens de l'âge de Jacques Guiaud, devaient, en principe, consacrer du temps à servir la patrie. Ils couraient le risque d'être tirés au sort pour effectuer ces six ans de service militaire exigés des hommes de vingt ans par la loi Gouvion-de-Saint-Cyr.

Si tel avait été le cas, il est peu probable que, contre finances, Joseph François père, qui n'était pas cousu d'or, eût décidé de le faire remplacer. Par chance, le 14 avril 1831, l'état-major général[25], en la personne de M. de Gazan de la 4e division militaire, adresse à Joseph François Guiaud le Congé de libération absolu du service militaire de son fils Jacques, délivré par le préfet de la Seine.

C'est une aubaine pour le jeune peintre de n'avoir pas été désigné par le sort… il aborde désormais sa carrière de paysagiste en toute liberté. Pour son « entrée en religion », il envoie dès 1831 trois toiles au Salon officiel de Paris[26], examinées par un jury d'académiciens, ces trois œuvres sont «A»dmises[27]. Le néophyte n'a pas grossi le rang des «R»efusés, il demeurera, à peu de choses près, fidèle à cette manifestation jusqu'à sa mort en 1876. Année où sa dernière œuvre, le *Porche de la cathédrale de Strasbourg* sera présentée sur les cimaises du Salon ornée d'un crêpe noir.

Grandville, l'ami des jeunes années

Jacques Guiaud sait nouer de solides et durables amitiés dans le milieu où il évolue, constituant ainsi ce qu'on ne manquerait pas, aujourd'hui, d'appeler son *réseau*.

Géographiquement, il migre ostensiblement, de la proximité du Pont neuf vers le quartier de La Nouvelle Athènes. Il y établira son atelier dès 1838 (il y reviendra lors de son retour à Paris, après plus de treize années passées à Nice). C'est là, comme nous le verrons, que les artistes achètent ou louent leur atelier ou leur résidence. Ce quartier devient vite un véritable concentré de la vie culturelle et artistique.

Jean Isidore Ignace Grandville (1803-1847)[28] à la très originale, brillante et malheureusement courte carrière tient vite une place privilégiée parmi ses amis de jeunesse.

Lorsque Grandville, en 1825, quitte Nancy pour exercer ses talents de dessinateur à Paris, il est accueilli par une de ses cousines dont le mari, Frédéric Lemétheyer, est régisseur du théâtre royal de l'Opéra-Comique. « Toujours entouré de personnages illustres, Lemétheyer présente Grandville au célèbre comédien Talma et à Mlle Mars, au compositeur Boieldieu, au sculpteur David d'Angers, aux peintres Delaroche, Horace Vernet, Léon Cogniet… »[29]. Guiaud père qui a chanté autrefois à l'Opéra-Comique s'y produit encore en 1826 et 1827. Jacques Guiaud y rencontrera Grandville.

Édouard Charton en 1847, dans *L'Illustration*[30], évoque le côté puéril de Grandville : « Il avait, la bonté, la simplicité, l'ingénuité d'un enfant […] et par accès, la gaîté naïve des enfants et leurs folles impatiences. »

Au rebours de ces tendances primesautières, Guiaud se montre plus réservé. Ses amis quand ils le chinent, le surnomment *Le Savoyard*[31], en référence à son lieu de naissance à Chambéry. Cela n'empêchera pas les deux étudiants aux tempéraments quelque peu contrastés de se lier spontanément d'une indéfectible amitié.

Est-ce à mettre au titre de cet attachement ? On est frappé par le mimétisme accusé entre l'autoportrait de Grandville[32] et le portrait que fait Grandville de Guiaud[33] : deux jeunes élégants romantiques sur fond neutre, même pose, même type de vêtements, air sérieux et concentré, côtelettes et moustaches identiques, le visage de Guiaud néanmoins plus mince et des yeux bleus que Grandville avait bruns. Les quatre autres autoportraits de Grandville que nous connaissons ne manifestent pas cette ressemblance.

[25] Voir *infra* Correspondance, p. 318.
[26] Se reporter *infra*, en ce qui concerne les Salons, à D. Lobstein, article cité, p. 51 et suiv.
[27] Sur le registre concerné, en regard des œuvres, figurait l'appréciation *A* ou *R*.
[28] Une intéressante notice sur Grandville, par Charles Blanc, accompagnait la parution des *Métamorphoses du jour* chez l'éditeur Garnier Frères en 1869.
[29] Cf. Getty, *Grandville dessins originaux*, Musée des beaux-arts de Nancy, 1986.
[30] *L'Illustration*, IX, n° 213 (27 mars 1847), p. 49.
[31] En PS d'une lettre de Justin Ouvrié à Dauzats, le 9 octobre 1832 : « Le voyage d'Italie et ma société ont rendu notre bon ami Guiaud un peu moins Savoyard, il vous embrasse ainsi qu'Oscar ». Voir *infra* Correspondance, p. 321.
[32] Cf. Getty, *op. cit.*, p. 38-39, *Autoportrait*, vers 1829.
[33] Aquarelle, portrait de J. Guiaud par Grandville. Photothèque des Musées, Ville de Paris.

Jean Isidore Ignace, devient rapidement familier de la maison Guiaud. Il retrouve là son ami et l'atmosphère qui règne (ou qui régnait) chez ses grands-parents, eux aussi comédiens, à Nancy. Une lettre de Grandville (non datée) adressée à Joseph François évoque de vigoureuses discussions sur la création de ses costumes de scène[34]. Jean Isidore y participe, lui communique des esquisses agrémentées de recommandations très précises et - ce qui dénote beaucoup d'aisance dans leurs rapports - n'hésite pas, avec un humour presque filial, à l'appeler « papa Guiaud ».

On le voit à la lecture de la lettre empreinte d'un profond désespoir qu'il adresse à son ami Jacques, le 28 septembre 1838[35], c'est aussi chez les Guiaud qu'il viendra se faire réconforter après la cuisante peine de cœur que lui inflige « la coupable Henriette ».

Parallèlement, Guiaud est un habitué du n° 10 de la rue des Petits-Augustins - actuelle rue Bonaparte. Grandville a coutume d'y rassembler dans sa mansarde-atelier, de 1828 à son mariage en 1833, toute une joyeuse bande de jeunes artistes extrêmement brillants[36]. À deux pas de l'École des beaux-arts, Guiaud, qui fréquente assidûment les soirées festives de ce quasi-cénacle, y retrouve artistes et lithographes au nombre desquels Charles Philipon (1800-1862), (*La Silhouette, Le Charivari*[37]…), Édouard Charton (1807-1890), (*Le Magasin Pittoresque*[38]*, L'Illustration*[39]*)*, Paul Delaroche (peintre), et Gabriel Falempin, jeune juriste qui deviendra administrateur de *L'Illustration*.

Rien d'étonnant à ce que l'œuvre lithographique de Jacques Guiaud[40] témoigne en écho de la cordialité de ces relations. Nous en avons un exemple en novembre 1844, lorsque Grandville l'informe[41] qu'il a sollicité Gabriel Falempin pour qu'il le charge de lithographies ou de dessins à réaliser pour *L'Illustration*.

Quelques années avant Guiaud, en 1829, Grandville connaît son premier grand succès avec *Les Métamorphoses du jour,* il devient alors pour le public le dessinateur d'hommes aux têtes d'animaux. La parution des *Fables de la Fontaine* en 1840 et celle des *Scènes de la vie privée des animaux* d'après Balzac, en 1842, relèvent du même syncrétisme[42].

Républicain de plus en plus farouche il se consacre désormais à la satire politique dans des publications telles que *La Caricature*[43] et *Le Charivari,* pour ne citer que les plus connues. En 1830, Guiaud participe activement à ces « Sujets de Caricatures Concernants [sic] Le Détrônement de Charles X ». En témoigne, le *Carnet de travail*[44] de cinquante-six feuillets correspondant, conservé sous ce titre dans les collections du musée Carnavalet[45].

Ci-dessus.
Étude préparatoire pour le Renard et la Cigogne.
Aquarelle de Grandville ou de Jacques Guiaud.
Collection particulière.

Ci-dessous.
Le Renard et la Cigogne.
Dessin de Grandville pour illustrer les *Fables de La Fontaine*. Paris, Furne, 1847.

[34] « Voilà papa Guiaud en trois traits de plume le costume que messire Jacques est venu demander à ma femme de votre part. Musée Carnavalet, sous « Album Guiaud », ref. E 12101 A 27. Voir *infra* Correspondance, p. 349.

[35] Voir *infra* Correspondance, p. 341.

[36] Cf. Getty, *op. cit.*, p. 404.

[37] *La Silhouette,* album lithographique né dans l'effervescence de la révolution de 1830 laissera rapidement place à *La Caricature morale religieuse littéraire et scénique, à la Lithographie mensuelle* et au *Charivari.*

[38] *Le Magasin pittoresque,* fondé en 1833, fut « un des pionniers des journaux illustrés. Mensuel d'érudition encyclopédique, il traitait d'histoire, de géographie, de sciences, d'histoire naturelle, de littérature, de musique et de beaux-arts. » Cf. Getty, *op. cit.*, p. 383.

[39] *L'Illustration*, en 1834, l'un des premiers journaux illustrés, était « un hebdomadaire destiné à un public beaucoup plus vaste (que celui du *Magasin pittoresque*), il offrait surtout des articles d'actualité sur le théâtre, la littérature, la musique, les beaux-arts et la mode ». Cf. Getty, *op. cit.*, p. 383.

[40] Sur ce thème voir *infra* Dominique Lobstein, p. 329 et suiv.

[41] Lettre du 1er novembre 1844. Voir *infra* Correspondance, p. 345.

[42] Recueils lithographiques où le parallèle entre les hommes et les animaux permet à Grandville de dénoncer les travers humains. Guiaud s'est parfois plu à reproduire quelques scènes des *Fables*, en les colorisant.

[43] *La Caricature*, fondée en 1830 par Philipon : « Journal hebdomadaire de commentaires et caricatures politiques. Dès la première heure, Grandville en devient l'artiste le plus important. La satire de Louis-Philippe devenant de plus en plus aigre, *La Caricature* disparaît à la suite des lois de septembre qui rétablissent la censure en 1835. » (Extrait de C. F. Getty, *op. cit.*, p. 405).

[44] Numéro d'inventaire : E. 12101 A 27.

[45] Voir Annexe Documents, Liste des œuvres de Jacques Guiaud conservées au musée Carnavalet, données par Justin Guiaud son fils.

Ci-contre.
"Allons donc ! Nous attendons !" s'écrie un ouvrier
Lithographie de Langlumé, Grandville et Guiaud.
H 22,8 x L 21,1 cm.
Paris, Au Magasin de Caricatures d'Aubert, 1831.
Paris, bibliothèque nationale de France, département Estampes et photographie, FRBNF41517561.

Au centre.
En haut gauche.
Et moi aussi j'arrête
H 14,4 x 11,8 cm;
À droite.
La Mort et deux soldats ivres.
H 13,5 x 12,9 cm.
En bas.
La Mort à Sainte Pélagie
H 15,9 x 16,9 cm.
Plume sur papiers de Grandville.
Extraits de *Voyage pour l'éternité*.
Paris, musée Carnavalet.
Photo © Photothèque des Musées - Ville de Paris.

À droite.
Passage Manille.
Plume sur papier de Grandville.
H 16 cm x L 11,5 cm.
Extrait de "L'Album Guiaud".
Paris, musée Carnavalet, D6423-156.
Photo © Photothèque des Musées - Ville de Paris.

Ce Carnet détenu par Jacques Guiaud a été acquis par le musée, en 1926, auprès de Justin Guiaud son fils. Il s'agit d'un « modeste cahier de notes et d'études, "à la plume et au crayon", commencé par Grandville avant les journées de Juillet et achevé après la chute de Charles X. Son emboîtage aubergine en papier gaufré porte sur le dos le titre de *Voyage pour l'éternité*, suite lithographique de 1830 à laquelle se rapportent de nombreux croquis de ce cahier de brouillon. »

L'entente entre les deux artistes se nourrit de ces moments de collaboration où Guiaud, déjà lithographe de ses propres dessins, apporte occasionnellement son concours au dessinateur[46]. Elle se nourrit, de même, des échanges épistolaires entre les deux artistes dont nous avons connaissance à partir de 1830[47].

Cet attachement concourt à transcender les évidentes divergences d'opinions politiques entre les deux hommes. Si Grandville, républicain convaincu, militait, grâce à son art, avec un acharnement redoutable contre toute forme de monarchie, Jacques Guiaud, lui, laissait deviner un côté plutôt traditionnel. Il avait néanmoins participé avec Grandville à l'entreprise lithographique contre Charles X. Mais on le voyait rechercher manifestement la reconnaissance et l'appui du pouvoir politique sous Louis-Philippe[48]. Un dessin de Guiaud, dès 1843, nous montre la maison du duc de Montpensier à Barèges dans les Pyrénées, il pourrait y avoir été reçu. Il contribuera par ailleurs, en 1847, à lithographier les vues d'un album de voyage que ce dernier fils de Louis-Philippe fit à Tunis, en Égypte, en Turquie et en Grèce. Il se tient, *de facto*, à l'écart de la révolution de 1848 puisqu'il réside à Nice (encore sarde) cette année-là.

Hormis les démarches effectuées pour obtenir des commandes auprès de l'État, démarches à vocation « alimentaire », on peut penser que Jacques Guiaud n'était pas, à l'instar de certains de ses contemporains, un peintre spécialement « politisé ». Sa peinture, tant de paysage que d'histoire, ne porte ni observation à caractère social subversif ni message d'ordre politique provocant. Guiaud s'est tenu, à la différence par exemple d'un Grandville ou d'un Dantan[49], loin des querelles idéologiques et des actes militants. Son attitude est plutôt celle d'un conservateur tel qu'on pouvait l'être sous Louis-Philippe, adepte du juste milieu.

Pourtant, sa profonde admiration pour Grandville ne semble pas avoir souffert de cet antagonisme. L'Album Guiaud, conservé au musée Carnavalet[50], objet du même don que le Carnet, atteste « du regard mutuel »[51] que se portaient les deux artistes.

> « L'album de Guiaud est un composé, propre à l'album romantique dont une jolie reliure à plaque monogrammée J G[52] […] prouve assez qu'il se situe entre l'album mondain, l'album bourgeois et l'album-collection. […] Il consiste en un remarquable ensemble de 164 dessins

[46] Citons par ex : *Le père est un enfant et l'enfant est un pair*, avec Grandville, chez Hautecoeur (Bibl. nat. Département des estampes, inventaire du fonds français après 1800 par Jean Adhémar, Paris, 1955). Guiaud participera aussi à *L'Esprit des lois* en 1830.
[47] Voir *infra* Correspondance, p. 316 et suiv.
[48] Datée de juin 1847, Invitation à dîner au château de Vincennes par M[gr] le duc de Montpensier. Voir *infra* Correspondance, p. 350. Année de parution de l'album des Voyages de S.A.R M[gr] le duc de Montpensier. Album dessiné par M. de Sinety et lithographié par M. Bayot, Dauzats, Guiaud, Mayer et Sabatier. Le duc de Montpensier, déclaré altesse royale dès 1830, lorsque Louis-Philippe devient roi des Français, fut nommé commandant d'artillerie à Vincennes en septembre 1846.
[49] Lettres de Dantan aîné du 12 mars et du 27 août 1848. Voir *infra* Correspondance, p. 350 et 352.
[50] Numéro d'inventaire E. 1201 A 27.
[51] *Grandville au Musée Carnavalet :* Ségolène Le Men, *L'Album Guiaud,* 1987, p. 5 et suivantes.
[52] Cela correspond, selon Ségolène Le Men, non aux initiales de Jacques Guiaud mais à celles de Jean (Isidore Ignace) Grandville dont le nom patronymique d'origine était Gérard.

À gauche.
Barèges. Maison habitée par SAR le Duc de Montpensier.
Dessin de Jacques Guiaud, 1843.
Technique mixte, crayon et craie blanche sur papier bistre, H 11,7 x L 15 cm, localisée et datée en bas, n.s.
Collection particulière.

Ci-contre.
Mosquée de la princesse Helena à Brousse (Turquie d'Asie).
Lithographie de Jacques Guiaud d'après un dessin de Sinety.
H 30 x L 39 cm.
Extraite de *Voyage de S. A. R. Monseigneur le Duc de Montpensier. A Tunis, en Egypte, en Turquie et en Grèce*. Album. Paris, Arthus Bertrand.
Photo © Antique books prints and maps.

échelonnés sur toute la production de l'artiste depuis les œuvres de la période de Nancy jusqu'aux études pour *Les Fleurs animées*[53]. […]

« C'est l'album d'un ami peintre […], avec ses portraits familiers, dont un portrait probable de Jacques Guiaud, petite aquarelle dont la minutie évoque les débuts de Grandville miniaturiste, […] ses vues et ses croquis d'atelier, […] c'est aussi l'album du collectionneur Guiaud qui représente un vaste échantillon » de l'activité de dessinateur de Grandville. Et c'est enfin l'album mondain alimenté par Grandville lui-même, prolixe donateur de ses dessins à ses amis qui, tels Guiaud, Gabriel Falempin, ou Edouard Charton les conservèrent "pieusement" ».

« Le principe de l'organisation [par Guiaud] de cet album n'est pas chronologique […], les premières pages montrent des dessins de 1833-1834 et à leur suite des dessins de jeunesse de Nancy, période non connue de Guiaud. L'album s'interrompt brusquement sur une lettre à Guiaud[54], laissant vierges les dernières pages. »

Car à partir de 1846, déstabilisé par les deuils successifs de ses deux fils en 1838 et 1841, de sa femme Henriette en 1842 et de son troisième fils, Georges, en 1847, la santé de Grandville se détériore rapidement.

Clogenson, son ancien voisin de la rue des Saints-Pères, décrit l'artiste, vers la fin de sa vie, dans une importante étude publiée en 1853[55] :

« Grandville était petit, maigre, d'apparence presque chétive ; il avait les yeux d'une nuance assez difficile à dire - comme bruns -, le nez gros, la bouche moyenne, les lèvres fines et recouvertes d'une épaisse moustache. Sa physionomie où se peignait d'ordinaire une sorte de somnolence, ne savait rien cacher de ce qu'il éprouvait -, elle s'animait d'un feu soudain devant ce qui était beau ou quand il regardait ses enfants… Quoiqu'il n'eût guère que quarante ans, ses cheveux grisonnaient ; on voyait que d'irréparables malheurs l'avaient frappé… Quoiqu'on remarquât toujours en lui une disposition naturelle à la mélancolie, il était d'une gaieté douce ; il ne riait pas, mais il souriait. »

Frappé d'une congestion cérébrale Jean Isidore Grandville est transféré le 10 mars 1847 à la Maison de santé de Vanves, il y meurt le 17, à 44 ans. Édouard Charton, dans sa notice nécrologique pour *L'Illustration*, le 27 mars suivant, décrivant les dernières études de Grandville pour *Les Etoiles* ajoute : « Plusieurs jours avant le délire qui a précédé la mort, Grandville, faisant allusion à ses études interrompues, disait avec un triste sourire à M. Guiaud son ami intime : "Croyez-moi, mon ami, je le sens, bientôt je pourrai étudier de plus près mes étoiles". »

Un ultime hommage public à cette amitié est rendu par la ville de Nancy lorsqu'elle confie à Jacques Guiaud le soin de choisir celui qui sculptera dans le marbre le buste posthume du nancéen. Guiaud se tourne alors vers son ami Antoine-Laurent Dantan[56] qui le réalise dès 1848. Guiaud suggère, peu après, de proposer aux édiles une statue en pied du même Grandville, mais l'année 1848 fut une année troublée et ce projet ne semble pas avoir eu de suite.

Outre cette « affinité élective » entre Guiaud et Grandville, viennent se renforcer d'année en année d'autres amitiés d'ateliers. Elles se traduisent par une forte et constante solidarité entre artistes de la même génération. Génération confrontée, au mitan des années 1830, aux

[53] *Les Fleurs* animées « constituent l'apogée des analogies entre les femmes et les fleurs. […] Utilisant son talent à reconnaître une parenté de forme entre les objets les plus divers, Grandville transforme les pétales, les feuilles, les tiges, les étamines même des fleurs en robes et chapeaux dont s'habillent ses femmes-fleurs. » Cf. Getty, *op. cit.*, p. 362.
[54] Il se trouve que cette lettre de Grandville est en réalité une lettre adressée au père de Jacques Guiaud, le comédien, jointe à l'Album. Voir *supra* note n° 34.
[55] Cf. Getty, *op. cit.*, p. 414.
[56] Lettre du 12 mars 1848. Voir *infra* Correspondance, p. 350.

aléas de la vie politique et de l'évolution du goût artistique qui, tournant le dos au romantisme, se convertit à l'impressionnisme. Artistes confrontés, parfois dans le même temps, très durement, aux déboires de leur vie privée.

Ci-contre.
Venise, le Grand canal.
Aquarelle sur papier de Jacques Guiaud.
H 24,5 x L 34,4 cm.
Collection particulière.

Le rituel italien : Grand Tour

Les toiles exposées au premier Salon de 1831 évoquent la Normandie, Paris et la région parisienne mais le Salon suivant, en 1833, atteste l'expérience du Grand Tour.

Ce Grand Tour, en plus de quatre mois, de la mi-juin[57] à début novembre 1832, Jacques Guiaud le réalise avec son ami Justin Pierre Ouvrié[58]. L'aquarelliste Eugène Latteux (…-1850) les rejoindra en cours de route.

C'est par une longue missive en date du 9 octobre 1832[59], adressée à Adrien Dauzats par Justin Ouvrié que nous avons connaissance du périple effectué :

> « D'abord les admirables montagnes qui environnent Nice, Gènes et ses palais somptueux, ses riches églises ; les belles cathédrales gothiques de Pise et de Florence dont toutes les surfaces sont [recouvertes ?] des marbres les plus précieux ; […] les magnifiques tableaux que contiennent les deux galeries de Florence et son Palais du Grand-Duc ; […] les plus précieux ouvrages de Raphaël, du Corrège, d'Andréa del Sarto, enfin, des artistes les plus célèbres. Sienne possède une délicieuse église gothique. La façade qui est en marbre de différentes couleurs est d'une finesse étonnante, l'intérieur n'est pas moins remarquable. La place du palais public est un superbe motif de tableau et la grande tour de ce tableau ressemble aux jolis minarets que vous avez dessinés au Caire et à Alexandrie, elle est très élevée, très élégante. »

Quinze jours à Rome à l'aller, « cette Rome que M. Horace Vernet nous a dit ne pas connaître, lui qui l'habite depuis 4 ans… ». Puis Naples et ses environs, le Vésuve jusqu'au sommet : « la lave nouvelle près de laquelle nous marchions était encore brûlante. » Retour par Rome à nouveau où ils rendent visite à Horace Vernet puis la route de Bologne, « extrêmement pittoresque surtout jusqu'à Ancône si on traverse les Apennins et les jolies villes de Narni, Terni, Spolète, et Macerata. […] Cesena, Forli, Rimini, Insola, pourraient fournir à un artiste de quoi travailler pendant un an. » Ferrare, et de là, en bateau à vapeur jusqu'à Venise « à chaque pas un motif de tableau d'une couleur délicieuse ; […] à travailler pour dix ans. […] « Dans dix jours au plus tard nous serons à Milan, nous ne nous y arrêterons que deux jours […] nous voudrions aller de Milan à Dôle à pied. Je ne sais pas si nos forces nous le permettront ! La fièvre de Naples a laissé des traces, nous ne sommes pas très solides, mais il est possible que d'ici à ce temps la vigueur nous revienne ; je le désire bien, ainsi que Guiaud. »

Les Salons de 1833, 1834 et 1835[60] montrent, en conséquence, des peintures et aquarelles de Venise, Rome et Naples, de Padoue et de Vicence. Guiaud a pour cette terre d'Italie un tendre sentiment. Outre l'impact et le charme de la lumière, le paysagiste découvre dans ces régions, parcourues du nord au sud et d'ouest en est, la richesse fastueuse de l'architecture classique. Tout cela marquera profondément sa peinture et jusqu'à ses aquarelles et ses dessins. Au point qu'il sera très souvent recherché pour représenter avec virtuosité les compositions architecturales des tableaux de commandes, lors du Siège de Paris en 1870 notamment.

[57] « Justin [Ouvrié] et Guiaud sont partis samedi 16 juin pour l'Italie ! Mes vœux pour leur prospérité et leur bonheur les accompagnent. Lettre du baron Taylor à Dauzats le 17 juin 1832. Fondation Taylor. Voir *infra* Correspondance, p. 318.

[58] Justin Ouvrié (1806-1879) fut l'un des très proches amis de Guiaud. « On ne s'explique pas comment [il] a été si longtemps méconnu. Il est non seulement un peintre délicieux, mais encore un grand artiste. Elève d'Abel de Pujol, de Châtillon et du baron Taylor, il conquit ses médailles au salon, où il exposa depuis 1830 jusqu'en 1873. Il a fait quelques tableaux de figure, mais il est surtout paysagiste ; il a installé son chevalet un peu partout où il y avait de beaux arbres, de curieuses constructions et de l'eau. Dans ses dessins, quand il fait un arbre, on songe à Rousseau ; quand il fait une vue panoramique, on se rappelle Dupré, quand il s'attaque à un bord de canal dominé par des constructions dont le soleil vient dorer les pierres, les briques ou les marbres, on évoque Bonington, mais qu'il s'agisse de dessins, d'aquarelles truculentes, de peintures ou d'une matière et d'une technique supérieures ce sont bien des œuvres d'Ouvrié que l'on a sous les yeux, des œuvres profondément originales. Son œuvre est considérable, surtout si l'on y joint toute la série des lithographies, qui le montrent aussi habile à faire parler la pierre qu'il fut expert à faire chanter les couleurs. » Expo-sition de tableaux des petits maîtres de l'Ecole de 1830, Paris, Galeries Georges-Petit, 1913. Service de documentation du Louvre.

[59] Fondation Taylor. Voir *infra* Correspondance, p. 321.

[60] Voir la liste des œuvres exposées aux Salons officiels sous l'article de D. Lobstein, p. 61 et suiv.

La phratrie Taylor

Parmi les fidèles de Jacques Guiaud, ceux qu'il côtoie tout au long de sa vie, citons[61] Antoine Laurent Dantan[62], (1798-1878), Adrien Dauzats (1804-1868), Oscar Gué (1809-1877), Auguste Mayer (1805-1890) et Justin Ouvrié (1806-1879), qu'il choisira comme parrain de son second fils Justin en 1841.

Si Oscar Gué et Dauzats sont l'un et l'autre, comme Guiaud et à peu d'années près, des élèves de Julien Michel Gué, Justin Ouvrié est, quant à lui, élève de Jean Isidore Taylor. Ils sont paysagistes, alors qu'Antoine Laurent Dantan est un statuaire de style académique, et Mayer un peintre de marine.

S'il y a fort à penser que Guiaud ait rencontré Oscar Gué comme Adrien Dauzats à l'atelier de Julien Michel Gué, c'est aussi grâce à son amitié avec Justin Ouvrié, lui-même très lié à Dauzats, qu'il entre dans la mouvance du baron Taylor (1789-1879), incontournable personnage des années 1830. Or, Julien Michel Gué avait présenté Adrien Dauzats à Taylor alors que celui-ci entreprenait dès 1820 de publier les fameux *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*[63].

L'œuvre et la personnalité de Jean Isidore Taylor méritent d'être ici soulignés[64]. Rien dans ses origines ou dans sa prime jeunesse ne laisse entrevoir une telle carrière. Certes, c'est un individu au caractère bien trempé, reconnu comme brillant, certes il s'intéresse à la littérature, aux arts graphiques, à l'archéologie, se passionne pour les beaux-arts en général et voyage assidûment, comme nombre de ses contemporains…

Lorsqu'en 1818, avec ses amis Charles Nodier (1780-1844) et Alphonse de Cailleux (1788-1876), il trouve en Normandie matière à imaginer et mettre en œuvre le projet d'édition des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France.* C'est pour cet homme de 29 ans le début d'une fulgurante carrière, assumée sur le plan politique par sa fidélité aux Bourbons teintée de fort libéralisme.

L'impressionnant ouvrage consiste dans un inventaire systématique de sites historiques architecturaux. Dix régions sont ainsi passées au crible. Une singulière et formidable machine est en marche, pour 58 ans d'existence ! Bien qu'inachevée, cette œuvre monumentale compte néanmoins 24 volumes et quelque 3 280 planches et vignettes lithographiées. Taylor, pour cette considérable entreprise, qui se prolonge jusqu'en 1878 rassemble et anime personnellement tout ce qui tient crayon de dessinateur, pointe sèche de lithographe ou plume d'homme de lettres. Soit une bonne centaine d'artistes et d'écrivains de talent.

Non content de mener à bien la réunion des documents nécessaires à cette publication hors norme Taylor réussit dans le même temps à fonder avec Pierre Alaux (frère du « Romain »), en réunissant de fortunés commanditaires, le célèbre Diorama de Daguerre et Bouton, bâtiment comportant une salle ronde où d'immenses tableaux de 22 m de long sur 14 m de haut étaient disposés autour d'un plancher pivotant. Les débuts du cinéma !

Auteur de pièces de théâtre, dans sa jeunesse élève peintre-décorateur du décorateur de l'Opéra, Degotti, il soutient Alaux dans la création du Panorama-Dramatique. Cet édifice n'eut à dire vrai qu'une courte existence pour des raisons en partie financières, Taylor devant se joindre à l'expédition militaire d'Espagne qui visait à restituer son trône au roi

À gauche.
Baron Taylor,
inspecteur des Beaux-Arts en 1838.
Huile sur toile de Federico de Madrazo y Kuntz.
H 61 x L 50 cm, n° inv. MV 5908.
Versailles, châteaux de Versailles et de Trianon.
Photo © RMN (Château de Versailles) / Franck Raux.

[61] Par ordre alphabétique.
[62] Dit Dantan aîné.
[63] *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, par MM. Charles Nodier, I. Taylor et Alphonse de Cailleux, Paris, Gide, 1820-1878 (par livraison). 24 vols. gr. in-fol.
[64] Selon *Le baron Taylor,* Juan Plazaola, Fondation Taylor, 1989.

Ci-dessus et page de gauche.
Portraits sérieux de Jean-Marie Oscar Gué, Adrien Dauzats, Justin Ouvrié
Plâtres patinés terres cuites, ronde-bosse, par Jean-Pierre Dantan, dit le Jeune.
H 20 cm, signés.
Musée Carnavalet, Histoire de Paris.
Photo © Photothèque des Musées - Ville de Paris.

À droite.
Ruines de l'Eglise de Beuzèr près Penmark. Bretagne.
Lithographie de Jacques Guiaud d'après un dessin d'Auguste Mayer.
Extraite des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France, Bretagne*, vol. 2.
Nice, bibliothèque patrimoniale Romain-Gary.
Repr. © J.-P. Potron/Acadèmia Nissarda.

Ferdinand VII. Déjà rompu à l'exercice des *Voyages*, il revient de la péninsule ibérique avec un lourd bagage de croquis de monuments n'ayant pas grand-chose à voir avec son activité militaire.

Taylor accumule les missions du Gouvernement. Il est anobli en 1825 par Charles X et accepte (pour treize années d'administration) la charge de Commissaire Royal du Théâtre-Français. L'histoire du désormais baron Taylor reste, entre autres, liée à celle de l'obélisque de Louksor et aux ouvrages sur l'Égypte, mais son second grand œuvre après les *Voyages* consiste sans doute dans la constitution d'une section de peinture espagnole au Louvre. Car le voilà chargé entre 1831 et 1838 d'acheter ces tableaux. Cano, Murillo, Ribera, Greco, Velasquez, Zurbaran, Goya… 454 toiles que nous devons à la perspicacité, au talent de négociateur et au courage du baron Taylor. Si la liste civile du roi Louis-Philippe l'a permis financièrement, si la conjoncture en Espagne lui était favorable, il lui fallut pourtant faire preuve de toutes ces qualités pour mener à bien jusqu'à la logistique du retour, ce qui n'était pas le moins périlleux.

Fort de ces réussites, il devient en 1838 inspecteur des beaux-arts tout en restant un insatiable voyageur qui, inlassablement, fait bénéficier le public de ses découvertes. Cet homme exceptionnel, ce meneur d'hommes aux hautes exigences bouscule et harcèle autant qu'il estime et affectionne ses collaborateurs. Ses nombreuses missives en sont l'éloquent témoignage. Ce grand philanthrope créera, à partir de 1840, cinq associations de secours mutuel à l'attention des Artistes dramatiques ; Musiciens ; Artistes peintres, architectes, graveurs et dessinateurs ; Inventeurs et artistes industriels ; Membres de l'enseignement ; il apportera en outre son soutien à la Société des Gens de Lettres et à celle des Auteurs dramatiques et créera des loteries, des bals et des fêtes pour promouvoir les œuvres des créateurs et leur venir en aide. Il est aussi l'un des premiers à défendre le droit de propriété littéraire et artistique.

Taylor connut les honneurs, reçut nombre de distinctions. Taylor connut les détracteurs, eut des ennemis et subit durement lui aussi les aléas des changements politiques, au point de vendre d'importantes collections et sa magnifique bibliothèque. Curieusement oublié de nos contemporains, la renommée du baron Taylor dépassa pourtant les frontières et l'estime de ses concitoyens lui demeura acquise jusqu'au-delà de sa mort, le 6 septembre 1879.

M. de Chennevières (1820-1899), l'administrateur des Musées royaux, en un raccourci saisissant affirma que :

> « Il fut tout : soldat, peintre, homme de lettres, dramaturge, administrateur de théâtre, inspecteur général des beaux-arts, collectionneur, bibliophile, voyageur, diplomate, missionnaire d'art, archéologue, curieux en un mot de tout ce que l'esprit, et l'art, et la science, peuvent enfanter d'excellent, et enfin, et par-dessus tout, homme de patriotisme et de bienfaisance infatigable. »

Revenons aux *Voyages* pour constater qu'autour de Taylor et de son grand projet gravitent particulièrement quatre des compagnons de Guiaud. En premier lieu Dauzats qui a toute la confiance de Taylor, puis Justin Ouvrié, Oscar Gué, et Auguste Mayer. En 1833, Guiaud intègre cette sorte de phratrie qui saura résister à la dispersion géographique comme au passage du temps. La foisonnante correspondance[65] de Justin Ouvrié, les quelques lettres d'Auguste Mayer ou d'Adrien Dauzats que nous connaissons, présentent toutes des « formules » qui, bien au-delà de la simple amicale politesse dénotent dans leurs relations une authentique synergie. Le baron Taylor lui-même s'adressant à l'un ou l'autre d'entre eux cite et associe naturellement ces patronymes[66].

Le 19 octobre 1836, une lettre de Justin Ouvrié[67] fait part à Dauzats de son impatience à recommander Guiaud rapidement auprès de Taylor pour qu'il lui confie, à nouveau, « des lithographies pour son ouvrage ». Dans cette même lettre la situation difficile de Guiaud nous est relatée :

> « Guiaud n'est pas content, sa position si intéressante ne s'améliore pas, les Salons de province n'ont pas été fructueux pour lui et cependant ses ouvrages étaient pour la plupart réellement remarquables

[65] Justin Ouvrié à Dauzats, le 19 mai 1834 : « J'ai vu sur *Le Moniteur* à Remiremont les noms, sur la liste des artistes encouragés, celui de notre ami Mayer, de Guiaud, […], enfin le mien, tu conçois le plaisir que cela m'a fait éprouver. » ; le 25 mars 1837 : « Les autres amis […] Mayer, Guiaud et Oscar [Gué]… » ; le 17 avril 1837 : Nous n'avons encore rien vendu à l'exposition […] ni Mayer, Guiaud, Oscar [Gué], ni moi. » Et plus loin : […] Mayer désire aussi que je fasse des planches pour son voyage en Islande. […] Guiaud et Oscar [Gué] en ont déjà fait. » ; le 23 mai 1837 : « Mille compliments je te prie à Mayer et Gué [Julien Michel], Oscar [Gué] et Guiaud ».
Dauzats à Justin Ouvrié le 27 février 1836 : « Je reçois tout à la fois ta lettre, celle de Mayer et celle de Guiaud. […] Oscar m'avait également écrit quelques jours plus tôt. » Voir *infra* Correspondance, p. 332.

[66] Lettre du 17 juin 1832, 3 missives d'août 1835, lettres du 29 janvier 1836 et du 8 juillet 1848. Fondation Taylor .Voir *infra* Correspondance, p. 318, 327, 328, 352.

[67] Voir *infra* Correspondance, p. 334.

À gauche.
Bivouac à Saint-André-des-Alpes.
Crayon sur papier de Jacques Guiaud, mars 1850.
H 12 x L 19 cm, daté b. g., localisé b. dr., n. s.
Collection particulière.

> […] cela me fait beaucoup de peine car c'est un homme que toutes ses bonnes qualités rendent bien cher à tous ceux qui comme moi sont à même de l'apprécier. »

De fait, à partir de 1833 et jusqu'en 1846, Guiaud produira treize planches et six encadrements lithographiés pour trois des régions : le Languedoc (1833 à 1838), puis la Picardie (1836 à 1847) et enfin la Bretagne (1843 à 1846).

Et lorsqu'en 1844 Taylor crée l'Association de secours mutuel des Artistes Peintres, Sculpteurs, Architectes, Graveurs et Dessinateurs, Guiaud est au nombre des membres fondateurs, tous nommés par Taylor. Y participent également Léon Cogniet, Guénepin[68], Mayer… Guiaud prend désormais activement part aux réunions du Comité et devient membre de diverses commissions (celle de la correspondance et celles de l'Exposition[69] en 1845 et 1846, celle de l'attribution de subsides aux veuves d'artistes…). Par la séance du 2 avril 1847, il est élu secrétaire du Comité[70].

Est-ce aux réunions de l'Association que Guiaud rencontre Antoine-Laurent Dantan pour la première fois ? C'est peu vraisemblable, mais les lettres connues adressées par le sculpteur à Jacques Guiaud s'échelonnent chaleureusement entre 1845 et 1859[71], on pourrait éventuellement en déduire que l'année 1844 est déterminante puisque c'est aussi l'année où Guiaud peint l'inauguration de la statue de Duquesne, œuvre de Dantan.

D'autres manifestations d'une forte solidarité ne manquent pas d'apparaître à diverses occasions. Parmi elles, l'inauguration de la statue d'Henri IV, le 27 août 1843, à Pau, qui suscite un échange entre Dauzats et Ouvrié.

> « J'ai écrit à Guiaud il y a quelques jours pour lui exprimer toute la joie que je ressens de lui voir faire le voyage des Pyrénées […]. L'inauguration de la statue du Bonheur[72] doit avoir lieu avec un certain éclat. Cette cérémonie pourra faire le sujet d'un tableau qui sera acheté par le Roi. Cela est presque sûr. Ensuite, ainsi que tu me le dis, ce sera peut-être un bon moyen pour notre ami de fixer l'attention du prince et d'obtenir sa protection »[73].

La lettre de Justin Ouvrié à Dauzats concernant cet épisode palois apporte une réponse aux inquiétudes de Dauzats. Ce dernier s'inquiétait : Justin Ouvrié envisageait-il de s'approprier le projet de Guiaud ? « Je n'ai jamais songé à faire un tableau du sujet que Guiaud va traiter. Je suis allé à Pau afin d'y faire une étude du château », lui rétorque Justin Ouvrié, dont on perçoit qu'il est offusqué de cette supposition. Preuve évidente que l'esprit qui anime la phratrie Taylor dont nous avons parlé plus haut n'est pas un vain mot. Ces peintres ne se montrent pas concurrents, ils s'épaulent et font corps.

Mayer, peintre de marine apportera, par exemple, une aide technique à Guiaud pour la représentation d'une frégate[74].

> « Quoique fait sur papier végétal ce n'est pas un calque que je t'envoie ; j'ai choisi ce papier pour que tu puisses reproduire le bâtiment tribord ou bâbord ! La frégate est représentée appareillant, le vent est dans la voile de l'avant et sur les voiles de l'arrière qui sont masquées comme quand un navire est en panne. Tu peux donc mettre la voile qui reçoit le vent en pleine lumière et les deux autres dans une ombre transparente ; voici la position des trois vergues... »

Et Dantan lui adressera une quinzaine de calques « pour des coiffures et des péplums »[75]…

Chacun d'eux semble avoir le souci de la réussite de l'autre sans jamais se poser en rival. Cette préoccupation transparaît à chaque ligne si l'on se reporte à l'ensemble de la correspondance réunie dans cet ouvrage.

Ci-contre.
Passage du Petit Saint-Bernard.
Dessin au crayon de Jacques Guiaud, mars 1850.
H 15 x L 10,5 cm, localisé b. g.
Collection particulière.

---

[68] Il eut pour élève Georges François, le deuxième enfant de Jacques Guiaud.
[69] L'Association organise des "exhibitions" en marge du Salon, elles permettent de réunir les fonds nécessaires aux distributions de subsides et sont organisées boulevard Bonne-Nouvelle.
[70] *Le baron Taylor*, idem, p. 26.
[71] Voir *infra* Correspondance, p. 346 et suiv.
[72] Ainsi nommée en référence au culte héricien du premier des Bourbons, Henri IV, remis au goût du jour par le roi Louis-Philippe. Voir Mireile Lacave-Allemand, "JacquesGuiaud et la peinture d'histoire", p. 67 et suiv.
[73] Lettre de Justin Ouvrié à Dauzats du 27 juillet 1843. Voir *infra* Correspondance, p. 342.
[74] Lettre de Mayer du 27 janvier 1863. Voir *infra* Correspondance, p. 366.
[75] Lettre de Dantan aîné du 16 février 1859. Voir *infra* Correspondance, p. 362.

Ci-dessus.
Inauguration de la statue de Henri IV à Pau, 27 août 1843.
Huile sur toile de Jacques Guiaud, 1845.
H 115 x L 146 cm.
Dépôt du musée national du Château de Versailles, au musée des beaux-arts de Pau, 1964,
n[os] Inv. MV 5126 ; INV 5247 ; LP 5938.
Exposé au Salon de 1844.
Photo © musée des beaux-arts de Pau.

De voyages en Salons

Le culte du Salon

Guiaud expose chaque année. Il est toujours sur les routes, en cela fidèle à l'esprit du temps et à ses maîtres, chargé de tout son attirail de peintre et dans les conditions rustiques de l'époque, à pied, à cheval, en diligence, en bateau… puis enfin, par le chemin de fer. Ses carnets de croquis livreront ainsi une esquisse de bivouac inconfortable à Saint-André-les-Alpes, la diligence au bord d'un chemin de montagne…

Seul ou accompagné de l'un ou l'autre de ses amis peintres, ses pas le mènent dans toutes les régions de France (jusqu'en Alsace l'année même de son décès, en 1876), aussi bien que dans presque toute l'Europe de l'Ouest. Ce sont là lieux de destination choisis ou lieux occasionnellement traversés, toujours croqués au passage avec intérêt, finesse et sensibilité. Les environs de Paris, Bourg-la-Reine, Saint-Cloud, Fontainebleau, Samois, Senlis ; la Normandie, Rouen et Lisieux, sont ses proches excursions. Avant même son installation à Nice, il explore plus avant les Vosges, le Bas-Rhin, le midi de la France et les Alpes. Des Pyrénées et du Massif central il livre de belles aquarelles, notamment de la collégiale romane de Brioude et du marché qui se tient à ses portes. La Touraine et plus tardivement la Bretagne viennent enrichir ce catalogue.

Ci-contre.
Lisieux.
Aquarelle sur papier de Jacques Guiaud.
H 21 x L 13 cm, n.s., n. d., n. t.
Collection particulière.

À droite.
Église Saint-Julien et marché de Brioude.
Aquarelle sur papier de Jacques Guiaud.
H 35,4 L 25,3 cm, n. s., n. d., titrée b. g.
Collection particulière.

Ses paysages sont souvent construits autour d'un monument remarquable[76], un château féodal, une église importante ou une humble chapelle, un relief de vieille tour ou de ruine féodale dont il dégage une composition saisissante. Parfois aussi un escalier ou un moulin insolites, un imposant monastère, voire une maison ou une propriété qui pique sa curiosité.

À l'étranger jouent les mêmes attraits, sans parler de Venise et de l'Italie qu'il privilégiera toujours, (il y revient deux ans après son Grand Tour et nous donne de nouvelles vues de Naples dès 1855), les pays limitrophes de la France sont constamment représentés. La Belgique, l'Allemagne, la Suisse, l'Espagne de Majorque jusqu'à Malaga… Ce sont des villages et des villes de caractère, des lieux attachants dont on retrouve la trace élégante et précise dans ses carnets de dessins, ses aquarelles de tous formats et ses huiles, souvent doublées d'ailleurs de ses propres lithographies.

Pourra-t-on alors, à partir de cette constatation en déduire un « effet Taylor » ? Penser que Guiaud ayant travaillé assez jeune dans la mouvance du baron, a gardé inscrit profondément en lui, un esprit d'inventaire ?

En juillet 1833, Guiaud est sur les bords du Rhin avec, cette fois, Oscar Gué et son épouse. Justin Ouvrié envisage, lui aussi, de les rejoindre et de les accompagner au Tyrol et dans le royaume lombardo-vénitien[77].

Avec *Le château de Gieberg et celui de Saint-Ulrich à Ribeauvillé (Haut-Rhin)* et *Vue de Procida, golfe de Naples,* Guiaud obtient sa première médaille d'or en 1843.

En août de l'année suivante, Oscar Gué se rend en Belgique et « peut-être » en Hollande, Guiaud veut être du voyage mais « la question des fonds l'en empêche. Nous n'avons pas encore reçu l'argent de nos tableaux, se lamente Justin Ouvrié à Dauzats, ce retard est vraiment inconcevable, voilà trois mois qu'ils ne nous appartiennent plus ; il faut avouer que tout cela est bien mal arrangé ; il me semble qu'il serait facile de payer les artistes au moins un mois après la vente de leur production. »[78]

Toujours est-il qu'en août 1835 Guiaud est à Bacharach, à nouveau sur les bords du Rhin, il cherche à retrouver Oscar Gué et le pittoresque François Auguste Biard[79] à Coblenz. Mais Oscar le lui déconseille[80], Biard se révélant être un piètre compagnon.

Ci-contre.
Chateau de Ribeauvillé (S^t Ulrich), 1842.
Sanguine sur papier de Jacques Guiaud, 1842.
H 30 x L 23,5 , titrée b. dr., datée b. g., n.s.
Collection particulière.

À gauche.
Chateau d'Heidelberg.
Plume sur papier de Jacques Guiaud, 1833.
H 14 x L 18,2 cm, titré et daté b. dr., n.s.
Collection particulière.

[76] Voir Mireille Lacave-Allemand, "Perspective, scénographie et paysage, Jacques Guiaud paysagiste", p. 149 et suiv.
[77] Justin Ouvrié, 26 juillet 1833. Voir *infra* Correspondance, p. 320.
[78] Lettre du 15 août 1834. Voir *infra* Correspondance, p. 326.
[79] « Le nom de M. Biard (1798-1882) - peintre de l'Ecole lyonnaise - n'éveille aucun nom de grand maitre, son œuvre ne soulève aucune question d'esthétique. M. Biard se pose seul dans la peinture contemporaine, sans aïeux et vraisemblablement sans postérité. Grâce à un caractère à part, il s'est fait une place à part. Voyageur intrépide, les sources de son art sont ses voyages mêmes, et ces voyages sont ceux innombrables d'un explorateur participant le plus souvent à des expéditions scientifiques. Sa peinture est authentiquement ethnographique. » Documentation peinture, musée du Louvre. Dossier Biard.
« Biard entre 1845 et 52 était plus connu du public comme mari que comme peintre, les aventures de sa femme avec Victor Hugo défrayèrent la chronique. » J. Vivielle, « Les premiers peintres du département de la Marine, 1830-1848 ».
[80] Lettre d'Oscar Gué, 24 août 1835. Voir infra Correspondance, p. 329.

Ci-dessus.
Vue du beffroi de Bruges.
Huile sur toile de Jacques Guiaud, 1839.
H 101 x L 81,5 cm.
Collection particulière.
Photo © galerie Brugart.

Ci-contre.
Vue de Bruges.
Aquarelle sur papier de Jacques Guiaud, 1841.
H 35 x L 26 cm, localisée bas g.
Collection particulière.

À droite.
Vue du Pas Bayard.
Crayon sur papier de Jacques Guiaud, 1836.
H 19 x L 24 cm, titré et daté.
Collection particulière.

Dès septembre 1835 il prépare donc un séjour à Bruges, aidé en cela par son ami Gustave D.[81], auteur dramatique bruxellois, qui, non seulement lui confirme prosaïquement l'arrivée sur place de ses pantalons mais aussi le tient au courant de la vente de ses dessins :

> « Je t'ai promis de t'avertir du résultat concernant tes dessins aussitôt qu'il me serait connu […]. Le Roi est resté à Ostende jusqu'à présent ce qui fait qu'on n'a pu lui proposer plus tôt l'affaire, enfin elle est terminée, Monsieur Léopold prend le dessin[82], je t'en apporterais le prix à moins que tu ne le destines à des achats à faire dans ce pays. »

Gustave D. évoque également une lithographie relative à la ville italienne de Trente :

> « Ta lithographie est bien venue, j'en ai quelques exemplaires que je t'apporterai. J'ai mis un peu de texte sur Trente et sur toi, ton dernier Salon, j'ai promis que tu enverrai [sic] au nôtre. »[83]

La grande rue d'Inspruck [sic] au salon de 1835 prendra, pour y rester, le chemin du château de Fontainebleau. La *Vue d'une des tours du château d'Heidelberg* sera à nouveau présente à l'exposition des Amis des Arts de Valenciennes quelques mois plus tard.

L'année d'après, La *Vue du Pas-Bayard*, en Belgique, entre dans les collections royales du Louvre ; le roi lui en donne 1000 F, ce qui au dire[84] de Justin Ouvrié est très bien payé « puisque cette somme est égale à celle qu'il a obtenue l'année passée pour sa grande vue de la Place d'Innsbruck. Très probablement on ne lui aurait pas, par cette raison, donné davantage pour la grande rue d'Anvers. Il y a augmentation […] pour lui. »

Au Salon de 1837, « Guiaud a dans la troisième travée à gauche un joli tableau représentant un canal en Belgique, on le voit bien. Une vue de Naples près du phare est moins heureusement éclairée[85]. » Guiaud n'hésite d'ailleurs pas à retourner sur des lieux dont il n'a pas eu le temps d'épuiser tous les charmes. On le retrouve ainsi plusieurs années de suite en Flandre.

Sa *Vue intérieure de Bruges,* en 1839, prise à l'arrière du pont de Népomucène en direction du beffroi, intéresse particulièrement aujourd'hui les historiens et les collectionneurs. Il semble en effet qu'il existe peu

[81] Voir deux lettres de Gustave D. à Jacques Guiaud en mai 1834 et le 12 septembre 1835. Voir *infra* Correspondance, p. 324 et 330.
[82] Le roi Léopold Ier avait coutume d'acheter des dessins et aquarelles de vues qu'il appréciait. Il les conservait dans des albums qu'il consultait le soir avec la reine Louise sa seconde épouse. Les dessins du XIXe siècle n'ont jamais été repris dans les inventaires royaux. Ce n'est qu'à partir de Léopold II que l'on a commencé à répertorier les dessins et aquarelles (Gracieuse information du Service de communication de la conservation des collections de Sa Majesté. Bruxelles 2012).
[83] Lettre de Gustave D. du 12 septembre 1835. Voir *infra* Correspondance, p. 330.
[84] Lettre de Justin Ouvrié de 1836. Voir *infra* Correspondance, p. 337.
[85] Lettre de Justin Ouvrié du 25 mars 1837. Voir *infra* Correspondance, p. 339.

de représentations picturales de ce lieu qui montre, aujourd'hui encore, la même exacte configuration. Ce beau tableau, chaleureux de ton et riche du goût talentueux de l'artiste pour le vues urbaines aux détails incisifs a fait, en 2005, l'objet d'une vente par la galerie Brugart[86], il a été acquis par une association brugeaise.

Parallèlement Guiaud développe son goût pour la lithographie, un recueil intitulé *Promenade dans les Vosges*[87], est édité à Paris par l'imprimeur Thierry Frères[88] en 1838, œuvre dont on a, à ce jour, perdu toute trace.

C'est vers 1836 que les plus fins observateurs font allusion à une présence plus régulière de Guiaud à Paris. Il se rapproche d'une jeune personne du nom de Louise Eléonore Tremery.

> « Ainsi que tu le pensais, Guiaud n'est plus garçon et ferait les doux yeux il y a déjà plus d'un mois. Il paraît enchanté de la nouvelle solution. Dieu veuille que cela se prolonge jusqu'à Vitam eternam [sic]. Il le souhaite de grand cœur. »[89]

C'est ainsi que le 12 avril 1836[90], à l'âge de vingt-six ans, Jacques Guiaud domicilié chez ses parents, 92, rue de Richelieu, épouse Louise Éléonore Tremery[91], âgée de vingt-huit ans, fille d'un graveur sur métaux du passage Colbert dont il aura cinq enfants[92].

Ce changement d'état-civil ne limite en rien ses pérégrinations et les œuvres des années suivantes attestent son passage dans la Meuse, la Flandre, les bords du Rhin, le Tyrol ou l'Allemagne. Et c'est avec *Le château de saint-Ulrich à Ribeauvillé (Haut-Rhin)* et *Vue de Procida (golfe de Naples),* qu'il obtient sa seconde médaille, de deuxième classe cette fois.

Les Salons de province

Aussi fidèle au Salon officiel de Paris (qu'il pratiquera trente-quatre fois) qu'aux salons de province, Guiaud entreprend aussi dès 1833 d'envoyer ses œuvres aux diverses Sociétés des Amis des Arts de province ou dans d'autres manifestations comme les Salons des beaux-arts. Il y expose[93] ses huiles, ses aquarelles, en général des œuvres présentées aux Salons de Paris et qui n'ont pas été achetées, celles qui n'ont pu y avoir accès (l'absence de jury d'admission facilitant ici la participation des artistes) ou encore, celles qu'il n'a pas décidé d'y montrer, susceptibles de séduire plus évidemment un public régional. Peut-on parler d'une sorte de recyclage des invendus ?

Jean-Paul Pouillon dans son étude[94] « Sociétés d'artistes et institutions officielles dans la seconde moitié du XIX[e] siècle » présente La Société des amis des Arts, comme la plus ancienne et la plus prestigieuse des sociétés d'amateurs.

> « Fondée, en mars 1790, par Charles de Wailly, membre de l'Académie royale de peinture et de sculpture, elle a pour but d'encourager les artistes et fonctionne par souscription, avec achats et loteries lors des expositions annuelles […].
>
> Pourtant, dans les années 1850, on s'accorde à dire que cette Société est en décadence : le volume des affaires qu'elle traite, toujours modeste au demeurant, est en diminution : 11 330 F d'achats en 1846, 6 790 F en 1885 pour une moyenne de vingt-cinq objets, ce qui est évidemment fort peu en face de la masse du Salon.
>
> […] Depuis que le gouvernement a pris en main la protection des beaux-arts à Paris, depuis qu'il s'est fait organisateur d'expositions, acheteur de tableaux, distributeur de récompenses, initiateur du public aux jouissances du beau, il n'a plus laissé rien à faire.

En bas à gauche.
Château Bayard près de Pont-Charrat (Isère).
Technique mixte, plume, crayon et craie blanche sur papier par Jacques Guiaud.
H 26 x L 35 cm, n. s., n. t., n. d.
Collection particulière.

En bas ci-contre.
Château Bayard près de Pont-Charrat (Isère).
Technique mixte, pume, crayon et craie blanche sur papier par Jacques Guiaud.
H 30,5 x L 45,5 cm, n. s., n. t., n. d.
Collection particulière.

---

[86] Burgstraat 4, 8000 Bruges, Belgique.
[87] Cité notamment dans le *All Gemeines Lecicon* de Thieme et Becker, 1922, vol. XV sous Guiaud Jacques, p. 264 et 265.
[88] Thierry Frères, imprimeur, lithographie, 1, cité Bergère, Paris 1[er] .
[89] Lettre de Justin Ouvrié à Adrien Dauzats (1836 ?) Voir *infra* Correspondance, p. 336.
[90] Voir Annexe documents, p. 408.
[91] Voir Annexe documents, p. 409.
[92] Joséphine Eléonore Coralie, née le 7 février 1837 à Paris, décédée le 1[er] mars 1924 à Bessé-sur-Braye (Sarthe).
Georges François, né le 16 janvier 1840 à Paris, décédé le 21 février 1887 à Paris.
Edmond Justin, né le 11 décembre 1841 à Paris, décédé le 7 décembre 1926 à Saint-Sulpice (Mayenne).
Marie-Clémentine, née le 12 mars 1844 à Paris, décédée le 28 octobre 1931 à Saint-Sulpice (Mayenne).
Jeanne, née le 25 octobre 1850 à Nice, décédée le 8 septembre 1866 à Fontainebleau.
Voir arbre généalogique p 407.
[93] Voir *infra* p. 61 et suiv.
[94] Jean-Paul Pouillon, « Les sociétés d'artistes et institutions officielles de la seconde moitié du XIX[e] siècle », *Romantisme,* 1984 n° 54, p. 89. Musée d'Orsay, service de la documentation. « Les sociétés d'artistes, Généralités ».

À droite.
Prise de l'île de Malte (13 juin 1798).
Huile sur toile de Jacques Guiaud, d'après Giuseppe Pietro Bagetti.
Versailles, châteaux de Versailles et de Trianon, n° inv. 1850.1371 (Constans 1980, n° 2311).
Photo © RMN-Grand Palais (Château de Versailles) / Gérard Blot.

Ci-contre.
Vue d'Anvers.
Huile sur toile de Jacques Guiaud.
H 163 x L 122,5 cm, signée et datée b. g.
Amiens, musée de Picardie, n° inv. M.M. 36.
État actuel de l'œuvre.
Photo © musée de Picardie/ Gauthier Gillmann.

Ce type de société, en rivalité avec le gouvernement, n'a donc de véritable avenir qu'en province où l'on voit s'en fonder dans les années 1830 qui connaîtront un important développement après 1850. »

C'est à Douai, en 1833, qu'il se présente la première fois avec trois aquarelles (paysages normands et environs de Paris), là où, dans le même temps, son maître, Léon Cogniet, expose son fameux *Massacre des Innocents*. Deux de ces œuvres sont ici acquises par la Société des Amis des Arts et gagnées, à l'issue de la loterie traditionnelle, par deux affiliés. Au fil des ans, la réputation de Guiaud (qui obtient à Rouen, Douai, Cambrai, Arras, Boulogne-sur-mer ou dans la Somme… des médailles, des diplômes d'honneur, des récompenses ou des encouragements[95]) se conforte auprès des amateurs d'art de plusieurs cités, particulièrement du Nord et de l'Est de la France.

Les Salons étrangers

La lettre évoquée plus haut, à l'occasion de l'achat par Léopold I[er] d'un dessin de Guiaud, laisse supposer que Guiaud avait déjà exposé certaines de ses œuvres en Belgique. Gustave D. l'y encourageait. Guiaud sera effectivement au Salon de Bruxelles en 1836. Il y expose une *Vue d'Anvers* et une *Vue de Baden-Baden*. Louis Alvin dans son compte rendu du Salon[96] estime que

« la vue d'Anvers de M. Guiaud, à part quelques infidélités que nous lui avons remarquées, est un fort bon ouvrage. Nous avons été très satisfaits de la manière dont il a rendu les maisons si jolies, qui cachent la cathédrale d'Anvers, dont il a habilement exécuté la haute flèche, quoique nous la trouvions un peu sombre.

La Vue de Baden-Baden […] nous a paru reproduire le site avec vérité ; mais c'est le site qui ne nous plaît pas. Du reste M. Guiaud est dans une bonne voie, il a une touche ferme et large, unie à un dessin correct. »

Plus tardivement, il participera à deux reprises, en 1865 et en 1871 à l'Exposition nationale et triennale de Gand[97]. Il apparaît aussi au Palais de verre de Munich en 1869 et à l'Exposition universelle de Vienne en 1873[98].

Les premières commandes officielles ou l'hommage aux grands hommes du passé[99]

Jacques Guiaud a acquis, grâce aux Salons, une réputation parmi ses pairs. Admis à l'exposition officielle et y ayant subi l'épreuve du « suffrage populaire », selon l'expression de David d'Angers, il est désormais en mesure de recevoir des commandes de l'État, alors pourvoyeur « d'aide, de travail et de reconnaissance. », et il y compte bien ! « Recevoir une commande officielle était le véritable succès, le système d'encouragement à l'art contemporain étant très hiérarchisé, depuis l'attribution d'une médaille, jusqu'à l'œuvre commandée, en particulier celle destinée à orner un lieu public, ce qui était la véritable consécration. »[100]

Ses espoirs ne sont donc pas déçus quand il obtient, en 1834, sa première commande à caractère historique : sept toiles destinées à décorer, à la gloire de Napoléon, la galerie qui lui est dédiée dans l'aile du Midi du château de Versailles. Trois d'entre elles devront être des copies de J. Bagetti[101] et une d'A. Roehn[102]. Chacun de ces tondos se trouve enserré dans des panneaux décoratifs peints par Jean Alaux[103] (1786-1864). La rigueur heuristique de l'ouvrage ne laisse en rien à désirer : « Alphonse

[95] Voir *infra* Correspondance.
[96] Louis Alvin, *Compte rendu du Salon d'Exposition de Bruxelles*, J. P. Meline, 1836, Grand Sablon n° 11.
[97] Catalogue de la XXVI[e] Exposition : Notices sur les tableaux et objets d'art exposés au Palais de l'université, publié en 1865 à Gand par Vanderhaegen ; Catalogue de la XXVIII[e] exposition : Numéros et prix. Notice sur les tableaux et objets d'art exposés au Casino, publiés en 1871 par Vanderhaegen.
[98] Thieme et Becker Lexicon, 1922, vol. XV, p. 264-265, sous Guiaud.
[99] Voir *infra* M. Lacave-Allemand, p. 67 et suiv.
[100] M. C. Chaudonneret, *L'Etat et les artistes. De la Restauration à la Monarchie de Juillet 1815-1833*, Flammarion 1999, p. 149.
[101] Peintre piémontais (1764-1831). « La campagne d'Italie menée par le jeune général en chef Bonaparte fut immortalisée par des artistes du corps des ingénieurs géographes. A partir de 1796, les dessins et aquarelles furent réalisés sur les sites des batailles. Giuseppe Pietro Bagetti, y apporta sa contribution. […] Il se met au service de la France après la conquête du Piémont en 1798 et Clarke, ministre de la Guerre, le charge de peindre les victoires de l'armée française. » Alain Chevalier, *Les paysages de la liberté, La campagne d'Italie*, Catalogue d'exposition, Département de l'Isère éditeur, 1/1997.
[102] Peintre français (1780-1876).
[103] Né à Bordeaux, Jean Alaux « est surtout connu en raison de la prédilection que le roi Louis-Philippe montrait pour ses œuvres. Lorsque le roi transforme le château de Versailles en musée des Gloires nationales et que presque tous les peintres français de cette époque eurent à exécuter des peintures de batailles, Alaux fut comblé de commandes. Il peignit plus de cent tableaux pour Versailles. Il a de plus restauré quelques salles du château de Fontainebleau et orné de peintures décoratives la Grande Coupole du palais du Sénat. Dans tous ces tableaux, il se révèle comme un peintre sans individualité bien définie, froid académicien, et sans qualités picturales bien remarquables ». Thieme et Becker, 1907, p. 169. Il dirige la Villa Médicis de 1846 à 1852.

Ci-contre.
Le retour des cendres de l'Empereur Napoléon Ier, passage du cortège place de la Concorde le 15 décembre 1840.
Huile sur toile de Jacques Guiaud.
H 81 x L 165 cm.
Ancienne collection du prince de Joinville. Coll. part.
Photo © Sotheby's.

Cailleux, alors directeur des musées de Louis-Philippe, soucieux d'exactitude, suivit de près l'élaboration des peintures et fit faire des recherches. Ainsi, alors qu'avait été commandée en 1834 à Jacques Guiaud, pour les salles de l'Empire, la *Prise de Malte en 1798*, il demanda des renseignements précis au ministère de la Guerre. »[104]

L'épopée du retour des cendres de Napoléon par le prince de Joinville[105], le 15 décembre 1840, lui fournit l'occasion de réaliser personnellement une œuvre historique. Une toile de grande dimension figure au salon de 1841 sous le titre *Translation des restes de l'empereur Napoléon*, et l'on dira de Guiaud qu'il y a « déployé plus de verve qu'il n'était permis d'exiger […] eu égard au peu de temps écoulé entre la cérémonie du 15 décembre et l'ouverture du Salon »[106]. Elle est achetée par le roi Louis-Philippe « pour prendre place, à Versailles, dans le tout nouveau musée dédié "à toutes les gloires de France" inauguré en 1837. […] Elle représente le passage du cortège place de la Concorde réaménagée depuis peu. »[107] Une réplique au format sensiblement[108] moins important, commandée par le Prince de Joinville lui-même, figurait dans ses collections, longtemps conservée au Château de Chambord dans l'attente du règlement de la succession litigieuse du comte de Paris. Elle a été vendue en 2015[109] par Sotheby's lors de la vente *d'importants tableaux, dessins, meubles et souvenirs historiques appartenant à la famille de France.*

Quelques années plus tard, on inaugure à Pau, le 27 août 1843, la statue d'Henri IV par le sculpteur Raggi. Guiaud se rend sur place et se fait le témoin de cette journée officiellement festive. Quoiqu'Eugène Deveria[110] (1808-1865) ait, de son côté, reçu commande officielle du même sujet, ce tableau sera exposé au Salon de 1844[111] et acheté par le roi comme le prévoyait le perspicace Justin Ouvrié.

Guiaud tire parti de l'opportunité de ces manifestations d'hommages aux grands hommes du passé. Il est à Dieppe le 22 septembre de cette même année 1844. Il accompagne son ami le sculpteur Dantan aîné à l'inauguration de la statue d'Abraham Duquesne (1520-1565) dont il est l'auteur. Le tableau de Guiaud qui immortalise ce moment, présenté au Salon de 1845 sera plus tard acheté par la ville de Dieppe en 1902 pour compléter les collections du musée[112].

---

[104] Le général directeur du département de la Guerre et au ministère de la Guerre à Cailleux, sous-directeur des musées, 19 mars 1835, arch. Louvre V 215C. Le général Bardin à Cailleux, 30 juin 1835, arch. Louvre V2.

[105] Le prince François Ferdinand d'Orléans, prince de Joinville était le troisième fils de Louis-Philippe.

[106] *L'art en Province*, 6e vol., 6e année, 1841, p. 56.

[107] Jérémie Benoît, « Le retour des cendres de Napoléon », L'histoire par l'Image.www.histoire-image.org/…/étude concernant les œuvres conservées au musée de Versailles relatives à cet épisode historique : « Très exactes en tant que représentation historiques, ces œuvres se ressentent cependant de leur caractère officiel. Toute dimension cultuelle en est absente […] il s'agissait pour le roi des Français de faire perdurer son régime en gagnant l'opinion populaire par le biais de l'Empereur, mais surtout de faire entrer celui-ci dans l'Histoire par l'intermédiaire du musée de Versailles. »

[108] Huile sur toile 81cm de hauteur x 165cm de longueur (porte au dos, sur le châssis, la marque au fer *FO* couronné. *FO* pour François d'Orléans. A fait le bonheur d'un acheteur non européen pour la somme de 62 500 €. (Le tableau du musée de Versailles a pour dimensions 105 cm x 217 cm).

[109] Vente des 29 et 30 septembre 2015 (PF 1531) intitulée : "Une collection pour l'histoire".

[110] « Enfant gâté du romantisme, célèbre à vingt-deux ans grâce au tableau, qui reste son chef-d'œuvre, la *Naissance d'Henry IV*, Eugène Devéria fait figure de grand peintre avorté, cherchant vainement tout au long de sa carrière à retrouver l'éclat de son premier succès. » G. Brunel, *Les années romantiques*, p. 376.

[111] Ce tableau se trouve aujourd'hui au musée des beaux-arts de Pau.

[112] Château musée de Dieppe.

Ci-contre.
Funérailles de l'Empereur Napoléon, le cortège débouche sur la place de la Concorde le 15 décembre 1840 (détail).
Huile sur toile de Jacques Guiaud.
H 105 x L 217 cm.
Versailles, musée d'histoire de Versailles,
n[os] d'inventaire MV 5125 INV 5246, LP 4742
(Constans 1980, n° 2315).
Photo © Château de Versailles, France/ Giraudon/
The Bridgeman Art Library.

Cette veine historique a l'heur de lui réussir, Guiaud en ce mois de septembre produit également deux vues de l'extérieur et une vue de l'intérieur de la tente du fils de l'"empereur du Maroc", exposée au jardin des Tuileries comme prise de guerre, après la Bataille d'Isly[113]. Ces trois compositions, élégamment présentées dans le même encadrement au salon de 1845, sont, elles aussi, achetées pour les collections de Versailles[114]. Deux toiles individualisées, vraisemblablement préparatoires, figurent aussi dans les collections du musée Carnavalet[115].

La restauration de la Galerie des cerfs dont il sera chargé plus tard à Fontainebleau lui donnera l'occasion de poursuivre dans cette veine et certains événements vécus directement, telle la guerre de 1870, feront de lui un véritable peintre d'histoire.

Guiaud a-t-il des inquiétudes pour la santé de Louise Eléonore son épouse ? Il expose au Salon de 1847 puis décide de passer la belle saison à Nice avec ses quatre enfants, apparemment sans intention d'y demeurer très longtemps puisqu'il part sans véritablement déménager.

Il y réside cependant encore en mars 1848 et c'est auprès de Dantan aîné qu'il prend conseil pour savoir que décider : rentrer à Paris ou demeurer à Nice. Malgré une formulation nuancée, la réponse de Dantan est sans ambiguïté :

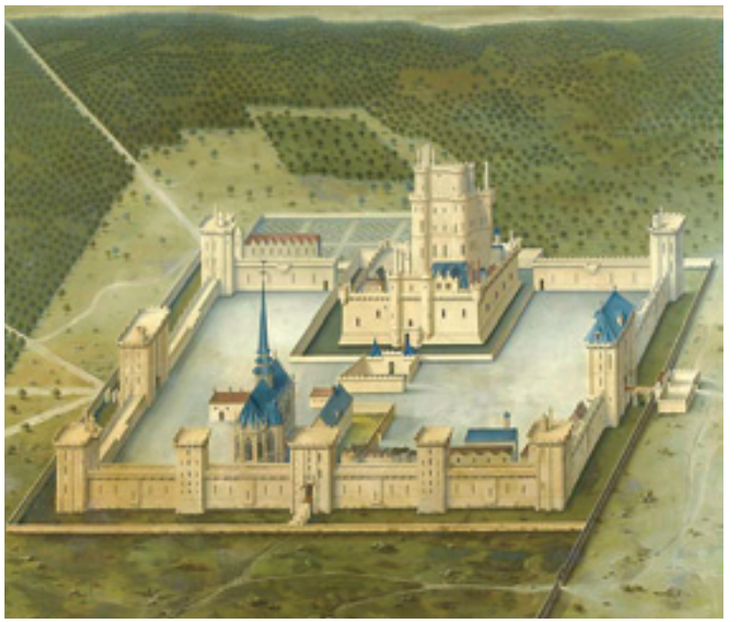
> « Je suis fort embarrassé pour te donner un conseil sur ce que tu dois faire, le plus sage selon moi est d'attendre les événements où tu es car je te trouve plus heureux d'être là qu'où [sic] nous sommes, ton déplacement me semble une affaire très dispendieuse et tu sais que pierre qui roule n'amasse pas de mousse, tâche de la faire dans le pays que tu habites… »

Il n'omet pas, en outre, d'ajouter que la position des artistes n'est pas brillante en ces temps de Révolution : « Nous sommes dans une panique générale »[116], conclue son vieil ami Dantan aîné.

Guiaud a donc peu de raisons de souhaiter quitter Nice. Il y résidera plus de treize ans. Nice lui offrira l'occasion de renouer avec certaines personnalités parisiennes, tels Paul Delaroche (1797-1856) ou Alphonse Karr (1808-1890).

C'est à nouveau à Paris, en 1861 à son retour, qu'il tissera des liens plus étroits avec Camille Bernier (1823-1902), grâce à ses déplacements en Bretagne et Alfred Decaen (1820-1902)[117], lors du siège de Paris en 1870.

À droite.
Carte murale du château de Vincennes (détail).
Galerie des Cerfs, château de Fontainebleau.
Photo © RMN-Grand Palais (Château de Fontainebleau) / Gérard Blot.



[113] Au Maroc où s'est illustré le maréchal Bugeaud.
[114] Musée de Versailles, Catalogue Claire Constans, sous Guiaud, p. 447-448.
[115] Sous les références P.1313-E.10228 (*Intérieur de la tente de Sidi-Mohammed-Ben Abd-el-Rahman* – Huile sur bois) et I.E.D.3714-E.10499 (*Vue extérieure*… – Lavis de Sépia). Dons de Justin Guiaud en 1920.
[116] Lettre de Dantan du 12 mars 1848. Voir *infra* Correspondance, p. 350.
[117] Référence Bellier de la Chevignerie et Joconde.

Remerciements

Amsterdam, musée Van Gogh

Anvers, Musée royal des beaux-arts

Amiens, musée de Picardie
Sabine Cazenave, directrice des musées d'Amiens

Avignon, musée Calvet

Bordeaux, musée des beaux-arts

Bourg-en-Bresse, musée de Brou

Brest, musée des beaux-arts

Bruges, galerie Brugart

Caen, musée des beaux-arts
Magali Bourbon, régisseuse

Carcassonne, musée des beaux-arts

Chambéry, musée des beaux-arts

Chatsworth, Devonshire Collection
Charles Noble, *deputy keeper*

Chicago, Art Institute of Chicago

Compiègne, musée et domaine nationaux
Laure Chabanne

Dieppe, château-musée
Martine Gatinet

Dieppe, médiathèque Jean-Renoir
Pascal Lagadec

Épinal, musée départemental d'Art ancien et contemporain
Philippe Bata, directeur

Fontainebleau, musée national du Château
Vincent Droguet, directeur du patrimoine et des collections du Château
Marine Kisiel, conservatrice en chef, chargée des peintures
Mélanie Peraste, centre de ressources scientifiques

Harvard Art Museums/Fogg Museum

London, Wilson Centre for Photography

Monaco, archives du Palais princier
Thomas Fouilleron, directeur

Montpellier, musée Fabre

Narbonne, musée d'art et d'histoire

New Orleans auction Galleries

New York, Pierpont Morgan Library

Nice, Acadèmia Nissarda
Jean-Paul Barety, président
Denis Andreis, secrétaire général
Lucien Mari, trésorier

Nice, archives départementales des Alpes-Maritimes

Nice, bibliothèque de Cessole
Jean-Paul Potron, conservateur
Sylvaine Gayzinski, Marie-Rose Liuzzi, Bernard Bardo

Nice, BMVR, bibliothèque patrimoniale Romain-Gary
Christophe Prédal, responsable
Éva Stein

Nice, école municipale d'arts plastiques (EMAP)

Nice, éditions Gilletta Nice-Matin
Valérie Castéra, directrice
Richard Calatayud, Christophe Santana

Nice, hôtel Westminster
Olivier Grinda, directeur

Nice, musée des beaux-arts

Nice, musée Masséna
Jean-Pierre Barbero, responsable de l'établissement
Claude Valery

Orléans, musée des beaux-arts
M^me^ Matra

Paris, archives de la ville de Paris
Aurélie Vertu, Isabelle de Sousa

Paris, bibliothèque nationale de France

Paris, Centre national des arts plastiques (CNAP)

Paris, Bibliothèque - musée de la Comédie française

Paris, hôtel national des Invalides, musée de l'Armée
Reuzé, chargée de la régie des œuvres

Page de droite.
Végétation exotique à Èze.
Dessin au crayon de Jacques Guiaud.
Signé b. g., localisé b. dr.
Collection particulière.

Paris, Millon et associés

Paris, musée Carnavalet
Maïté Metz, conservatrice
Camille Noé Marcoux

Paris, musée de la Vie romantique

Paris, musée d'Orsay

Paris, musée du Louvre

Paris, Petit Palais, Musée des beaux-arts de la ville de Paris
Isabelle Collet, Claire Martin

Pau, musée national du château de Pau
Patrick Ségura

Pierrefitte-sur-Seine, Archives nationales
Pascal Riviale, Fabrice Grandineau

Portland Art Museum

Princeton University, Firestone Library

Quimper, musée des beaux-arts

Quimper, musée départemental breton

Reims, musée des beaux-arts

Rennes, musée des beaux-arts
Guillaume Kazerouni, responsable des collections d'art ancien

Rochefort, musée Hèbre

Sceaux, musée du Domaine départemental de Sceaux

Versailles, musée national du Château de Versailles et de Trianon
Frédéric Lacaille, conservateur en chef, chargé des peintures du XIX^{e} siècle
Jérémie Benoît, conservateur en chef des objets d'art du XIX^{e} siècle

Vienne, Wien Museum
Elke Wikidal

Muriel Anssens, J.-C. Baudequin, Éric Bertino, Jean-Claude Bottin, Alain Bottaro, Gilles Bouis, Pierre-Édouard Buet, Olivier Coluccini, D. Dirou, J. D. Dubus, Caroline Durand-Ruel, famille François, Didier Gayraud, M. & Mme Gimenez-Fauvety, Michel Graniou, F. Hanoteau, Alain Isoard, Judit Kirali, Jean-Bernard Lacroix, Michel de Lorenzo, Christiane Mari, Fabrice Ospedale, Robert Signoret, Jean-Louis Tortorolo, Nicolas Vanneste, famille Vetter

Tous droits réservés

© Acadèmia Nissarda, Nice
Villa Masséna
65 rue de France
06000 Nice
contact@academia-nissarda.org

Direction artistique, réalisation, photogravure : Jean-Paul Potron

Cet ouvrage, en totalité ou en partie, ne peut être reproduit, stocké ou diffusé sous quelque forme que ce soit, électronique, mécanique, photocopiée, enregistrée, sans l'autorisation écrite des auteurs et de l'éditeur.
Les œuvres ne peuvent être reproduites, stockées ou diffusées sous quelque forme que ce soit, électronique, mécanique, photocopiée, enregistrée, sans l'autorisation écrite des propriétaires privés, des musées ou des agences proprétaires des droits.
Toute reproduction du texte n'est possible que dans le droit de courte citation, avec les références exactes et complètes de l'auteur et de l'ouvrage.
L'article 10 de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 exclut en revanche la reproduction, la diffusion et l'utilisation à des fins commerciales.
Le non-respect de ces règles constitue un délit de contrefaçon puni par l'article 425 du code pénal.

ISBN 978-2-919156-03-3
Dépôt légal 4ème trimestre 2018
Achevé d'imprimé en novembre 2018
sur les presses de Papergraf, Padoue, Italie